

ment et je pourrai parler. Je dirai comment je vous ai trouvé mourant et ce qui s'en est suivi. . . . Et ce n'est pas tout. . . . Je restituerai de votre part les quatre cent cinquante mille francs que vous avez volés dans la valise de Valognes et que vous avez réussi à cacher, malgré votre faiblesse, votre souffrance, votre blessure.

— Pour cela monsieur mon fils, n'y comptez pas. . . .

— Cette restitution montrerait, du moins, votre repentir. . . .

— Je vous l'ai dit tout à l'heure : je me doutais que vous alliez me proposer des conditions impossibles. N'en parlons plus.

— Il n'y a donc plus rien d'humain en vous, M. Daguerre, que vous vous obstinez ainsi dans votre crime ! . . . Ni les menaces, ni les prières ne vous ébranlent. . . . C'est la dernière fois que je viens ici et que je vous vois. . . . mais n'oubliez pas que jour et nuit je veillerai. . . . que jour et nuit ma pensée sera occupée de vous. . . . ne l'oubliez pas. . . . Ce n'est pas comme en traître que je veux vous combattre, c'est au grand jour. . . . et la conscience libre et tranquille. . . .

— Je vous remercie de m'avoir averti, mais je ne suis pas le dernier des imbéciles et je savais à quoi m'en tenir sur vos dispositions. Puisque vous me conseillez d'être sur mes gardes, ce sera fait.

— Une dernière fois, je vous supplie, monsieur.

— Une dernière fois, c'est inutile, monsieur mon fils.

— A la grâce de Dieu ! C'est vous qui l'aurez voulu !

Le jeune homme se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Il allait sortir quand on entendit tout à coup dans la campagne la voix sonore de Glou-Glou accompagnant son orgue.

Gérard tressaillit et prêta l'oreille. Le mendiant jouait :

Vous qui parlez si tendrement,  
Jeune fillette, jeune amant,  
Prenez garde,  
La Dame blanche vous regarde,  
La Dame blanche vous entend.

— Jan-Jot m'avertit qu'on me surveille toujours. . . . pensa-t-il.

Daguerre avait remarqué son mouvement. Lui aussi écoutait l'orgue.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda-t-il.

— Cela veut dire que je suis surveillé, que l'on m'a vu entrer ici, ou du moins l'on se doute que je puis y être. . . . et que l'on guette mon départ, pour en être sûr.

Daguerre avait pâli. Il s'était levé. La peur lui rendait des forces.

— Vous m'avez trahi ? dit-il sourdement.

— Non. M. Laugier me fait suivre, parce qu'il se rappelle ce que je lui ai dit.

— Ne sortez pas. Attendez.

Gérard gardait le silence. Au bout de quelques instants :

— Vous voyez, dit-il, à quoi tient votre liberté. . . . Que l'on me voie sortir, qu'un soupçon vous atteigne. . . . qu'un faible indice surgisse pour confirmer ce soupçon et vous êtes perdu. . . . Réfléchissez, M. Daguerre. . . . écrivez cette lettre d'aveu que je vous demande. . . . et que Dieu vous pardonne le mal que vous avez fait.

— Non ! . . .

— Alors, ne vous en prenez qu'à vous-même du mal qui vous arrivera.

Etrange situation que celle où se trouvait le jeune homme.

Il était obligé de protéger l'assassin de Valognes !

N'était-ce pas le protéger, en effet, que d'empêcher l'agent Pinson de porter ses soupçons de ce côté !

N'était-ce pas le protéger que d'éviter toute imprudence qui aurait pu, en éveillant les doutes de la justice, faire donner à son enquête une autre direction !

Et Daguerre soupçonné seulement, n'était-ce pas Daguerre perdu ?

Le misérable le comprenait, car il était ému et son regard où se lisait l'épouvante, malgré les efforts qu'il faisait pour la dissimuler, interrogeait fiévreusement le docteur, essayant de suivre sur cette physionomie les impressions de l'âme.

— Ah ! dit-il avec rage, comme vous souhaitez, n'est-ce pas, au fond du cœur, que ce danger, que j'ignore et que vous devinez encore lointain, se rapproche de moi et me menace directement. . . . Comme vous seriez heureux de me voir perdu ! . . .

— Oui.

— Cependant je ne vous ai jamais fait de mal, moi !

— C'est que jamais je ne me suis trouvé sur votre chemin.

— N'oubliez pas que vous aurez beau faire. . . . il y aura toujours entre nous un lien sacré, une chaîne que rien au monde ne pourra rompre : vous êtes mon fils. . . .

— Quand je vous entends dire que je suis votre fils, des nausées me viennent. . . . J'ai honte de moi. . . . Je me méprise. . . .

— Rien ne peut empêcher ce qui est.

— Quand je vous entends dire que je suis votre fils. . . . je pense à ma mère que vous avez déshonorée, à ma mère, enfant pure, confiante, que vous avez trompée. . . . à ma mère devenue pauvre, que vous avez si lâchement abandonnée le lendemain de sa ruine, lâche, misérable et infâme. . . .

Daguerre eut un geste de colère et de menace. . . .

— Alors, je vois qu'il est inutile de vous implorer et d'essayer de vous attendrir.

— Inutile, en effet. Cela ne prouve chez vous qu'une lâcheté de plus.

— C'est bien. Je me défendrai. . . . Mais je vous en préviens, je me défendrai en désespéré, comme une bête fauve. . . . qui comprend qu'elle va mourir et qui ne cherche plus qu'à mordre pour le plaisir de mordre.

— A la bonne heure, je vous retrouve. Je vous aime mieux ainsi.

Le docteur sortit dans le jardin. Celui-ci était très vaste clos, de murs et planté partout de très beaux arbres.

Gérard ne pouvait craindre d'être aperçu de la campagne.

Il se dirigea, par les arbres, jusqu'à la grille.

Le soir tombait. La campagne était silencieuse, au loin seulement les clochetes des troupeaux s'entendaient, monotones, mélancoliques. Déjà les oiseaux ne chantaient plus. Ils cherchaient les arbres et les branches où, à l'abri des rapaces nocturnes, ils voulaient dormir. C'était la paix qui descendait avec la nuit sur la terre.

Il écoutait, l'orgue n'avait plus joué.

— Me suis-je trompé, disait-il. . . . ou Jan-Jot a-t-il pris un air pour un autre ? . . . Et en voulant me rassurer ne m'a-t-il pas effrayé sans raison ?

Il essaya de regarder par la grille ; s'il avait fait jour, il aurait pu voir assez loin dans la campagne, mais la nuit était descendue tout à fait.

Il en était réduit à attendre, confiant dans la finesse et l'intelligence du joueur d'orgue.

Depuis une heure il était là, assis sur un banc, sous une charmille, — là où aimait à venir Beaufort, jadis, et où il l'avait rencontré bien des fois, — quand de nouveau l'orgue se fit entendre.

Il prêta l'oreille. L'orgue jouait l'air :

Voyez sur cette roche  
Ce brave à l'air fier et hardi  
Son mousquet est près de lui,  
C'est son fidèle ami.

— Cette fois, il n'y a plus de danger ! murmura Gérard.

Il ouvrit la grille, sortit et se trouva dans la campagne.

— Seulement, dit-il encore, je voudrais bien savoir ce qui s'est passé et d'où vient l'alerte de tout à l'heure.

Rien n'était plus facile que de rejoindre Glou-Glou.

L'orgue jouait toujours :

Diavolo ! Diavolo ! . . .

Jan-Jot, derrière sa haie, vit arriver le docteur.

— Eh bien, monsieur Gérard, vous le voyez, ça marche.

— Pourquoi votre signal m'a-t-il fait mettre sur mes gardes ?

— Figurez-vous que le barbu vous avait perdu dans Creil. C'était au moment où j'avais une discussion avec les sergents de ville ; alors, comme je savais que vous veniez chez M. Daguerre, je suis accouru me poster ici, je vous ai vu entrer et pour que vous n'ayez rien à craindre je vous ai joué :

Voyez sur cette roche. . . .

Puis, je me suis mis à casser une croûte, vu que toutes ces courses et contre-courses m'avaient mis en appétit. Au bout d'une heure, qu'est-ce que j'aperçois, débouchant dans la plaine ? Mon barbu. Il va se poster derrière des arbres et il attend. C'est alors que je vous ai joué :

Prenez-garde, prenez-garde,  
La Dame blanche vous regarde.

Il m'a paru, de loin, si interloqué de m'entendre qu'il n'est pas resté longtemps. Il est rentré dans Creil.

— Surveillait-il particulièrement la maison de M. Beaufort ?

— Non, il lui tournait le dos. Il m'a paru seulement qu'il s'attendait à ce qu'il vous verrait sortir de la ville. Son espoir a été déçu. Il a fini par perdre patience. Il est rentré dans Creil. Je l'ai filé à mon tour pour être sûr que ce n'était pas un frime. Et je l'ai quitté qu'au moment où il entra au Palais de Justice. Ah ! j'oubliais de vous dire que c'est un agent de la Sûreté.

— Comment le savez-vous ?

— Parbleu ! il m'a montré sa carte pour me signifier d'avoir à ne pas tourner ma manivelle derrière son dos.

Prenez-garde, vous pouvez vous compromettre.

— Pas de danger. Je suis en règle.

— Revenez demain, dans la matinée, me voir. Peut-être aurais je besoin de vous.

— Je n'y manquerai pas, monsieur Gérard. Tout à votre service, je vous l'ai dit. Je n'ai qu'un bras, mais il est bon.

Gérard rentra chez lui.

Sa mère lui dit :

— Il y a une heure, un peu avant la tombée de la nuit, un homme est venu te demander. Je lui ai répondu que tu étais absent. Alors il m'a fait plusieurs questions qui m'ont paru singulières.

— Comment était cet homme ?

— Très brun, coiffé d'un chapeau panama, une barbe noire. . . . propre.

— C'est mon homme. Et que t'a-t-il demandé ?

— Il voulait savoir les noms de tes malades, et chez qui surtout tu pouvais être à ce moment-là.

— Que lui as-tu répondu ?

— Rien.

— Tu as bien fait. Et désormais sois prudente.

— Que se passe-t-il donc, mon enfant ?

— Je suis très malheureux, ma mère. D'autant plus malheureux que je ne puis même pas te prendre comme conseillère, comme confidente.